

3.4.7 "Figures de lecteurs", Vincent Troger, in Sciences Humaines, n°95, juin 1999

Cet article d'une revue scientifique française propose une réflexion sur le thème de "la lecture" en utilisant comme cadre d'analyse, entre autres, les théories de Bourdieu.

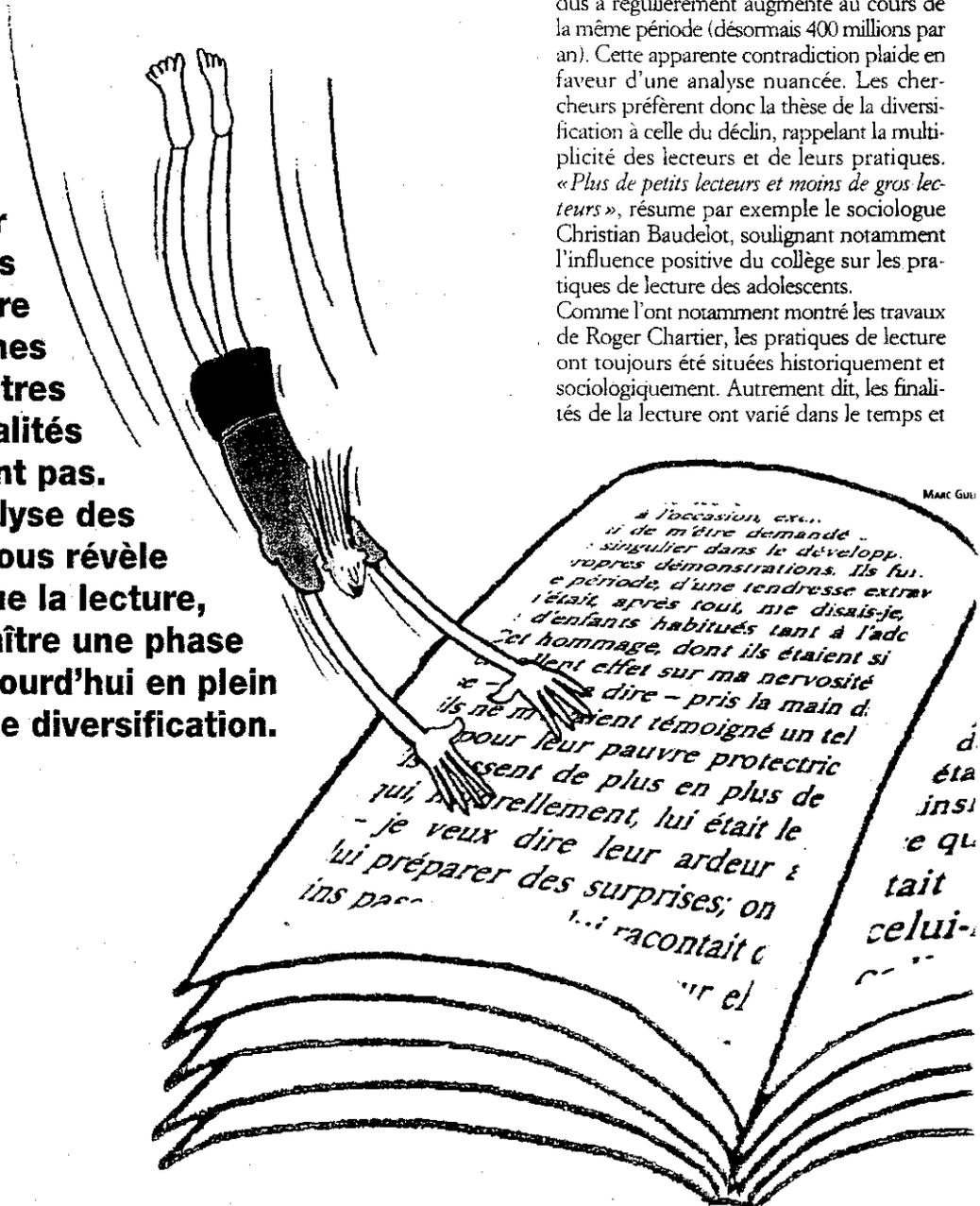
1. En vous basant sur cet article, comment peut-on analyser le(s) rôle(s) de l'école sur les pratiques de lecture, en se référant à Bourdieu ? Justifiez.
2. Dans l'article, identifiez, parmi les personnes décrites ou interrogées, au moins 3 exemples de rapports à la lecture propres à des classes sociales différentes ; justifiez.
3. Comment peut-on poursuivre l'analyse structuraliste que Bourdieu fait des pratiques en ajoutant un "capital sexuel" (= en quoi le fait de naître fille ou garçon détermine-t-il des goûts différents en matière de lecture) ?
4. Comment sont illustrés dans le texte les concepts de socialisation primaire et de socialisation secondaire ?

VINCENT TROGER

Maître de conférences à l'UFM de Versailles.
Dernière publication : *L'École, de l'ardoise à Internet*,
Marabout/Le Monde éditions, 1997.

Figures de lecteurs

Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. S'il est effectivement possible d'établir des corrélations entre lecture et déterminismes sociaux, d'autres types de généralités ne s'appliquent pas. Une analyse des pratiques nous révèle par exemple que la lecture, loin de connaître une phase de déclin, est aujourd'hui en plein processus de diversification.



DEPUIS QUELQUES ANNÉES, les médias français annoncent régulièrement l'irréversible déclin de la lecture. Ce catastrophisme repose en général sur l'exploitation hâtive d'enquêtes au demeurant sérieuses. Ces enquêtes font apparaître la baisse du nombre de livres lus annuellement par chaque individu et la persistance d'un nombre significatif de jeunes illettrés à la sortie de la scolarité obligatoire. Un examen moins partial de la situation révèle une réalité plus complexe : d'autres enquêtes montrent aussi que le nombre de lecteurs de livres n'a cessé d'augmenter dans la société française (de 60 % de la population à la fin des années 60, à 70 % aujourd'hui) et que le nombre de livres vendus a régulièrement augmenté au cours de la même période (désormais 400 millions par an). Cette apparente contradiction plaide en faveur d'une analyse nuancée. Les chercheurs préfèrent donc la thèse de la diversification à celle du déclin, rappelant la multiplicité des lecteurs et de leurs pratiques. « Plus de petits lecteurs et moins de gros lecteurs », résume par exemple le sociologue Christian Baudelot, soulignant notamment l'influence positive du collège sur les pratiques de lecture des adolescents. Comme l'ont notamment montré les travaux de Roger Chartier, les pratiques de lecture ont toujours été situées historiquement et sociologiquement. Autrement dit, les finalités de la lecture ont varié dans le temps et

n'ont jamais été les mêmes pour tous les lecteurs. Au Moyen Âge, la lecture est à vocation essentiellement religieuse. A la Renaissance, se répandent dans certaines élites les lectures d'instruction ou de distraction cultivée (traités d'astronomie, livres de chasse, contes, romans courtois, poèmes). La révolution de l'imprimerie ouvre ensuite la porte à une lecture ordinaire, celle des almanachs et des premiers journaux colportés dans les provinces, instruments de propagande et de diffusion d'une culture populaire où l'astrologie côtoie les exploits légendaires des héros de la chrétienté. Puis l'école apparaît, et avec elle la lecture imposée des textes canoniques du moment, abécédaires et catéchismes rudimentaires pour le peuple, morceaux choisis de la littérature gréco-latine pour l'élite. Aux XIX^e et XX^e

siècles, l'extension de la scolarisation va donner à l'école un remarquable pouvoir de prescription sur les pratiques de lecture. Au lycée notamment, se construit un corpus d'œuvres canoniques, qui s'enrichit au fil du temps de nouveaux auteurs admis au programme, et dont la lecture s'accompagne d'un travail d'interprétation esthétique. Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal soulignent que cette « lecture lettrée, *confondue avec la pratique professorale du commentaire* » est devenue aujourd'hui la pratique de référence des milieux cultivés. Témoin, ce professeur agrégé de lettres, issu d'une famille populaire et dont les auteurs préférés sont Balzac, Proust, Michel Tournier et Francis Ponge, sur qui il a écrit une

thèse : « J'ai compris ce qu'était la littérature en l'étudiant. Ce qui n'avait pas de sens a pris un sens : l'histoire est devenue moins importante que le style. »

C'est désormais à l'aune de cette lecture lettrée que les autres usages de la lecture, les usages ordinaires (information pratique, dévotion religieuse,

instruction, découverte, divertissement...) sont implicitement hiérarchisés. Ainsi, un couple de viticulteurs interrogé par B. Pudal répond ne pas avoir lu de livre l'année précédant l'entretien, alors que l'enquêteur recense 150 à 180 livres dans la maison et que les deux époux disent consacrer quotidiennement de 30 à 45 minutes à la lecture. C'est que, outre le quotidien régional, les revues professionnelles et le magazine *Capital*, les livres lus par la famille sont essentiellement des ouvrages de géographie touristique, d'information pratique ou quelques romans populaires. Ils ne sont donc pas perçus par les lecteurs eux-mêmes comme des lectures légitimes, surtout face à un enquêteur venu de l'université. Le capital scolaire est donc aujourd'hui un facteur déterminant de la différenciation des pratiques de lecture. Plus on est diplômé, plus on lit, et on ne lit ni la même chose ni de la même façon selon le niveau et la nature du diplôme.

Mais le capital scolaire n'agit pas seul : à capital scolaire comparable, hommes et femmes lisent différemment. Christian Baudelot repère dès le collège les spécificités socio-sexuelles des lectures de magazines. Chez les garçons des milieux populaires, plutôt *Moto Revue* ou *Chromes & Flammes*, et plutôt *Science & Vie* dans les milieux favorisés ; chez les filles, aux *Bravo*, *Girl* ou *Gala* des milieux populaires, répond le *Lire* des filles de cadres ou d'enseignants. L'enquête de G. Mauger, C. Poliak et B. Pudal, bien que limitée à une génération,

celle de 1968, *a priori* marquée par le mouvement féministe, confirme cette différenciation sexuelle commune à tous les milieux sociaux. Un jardinier municipal, lecteur régulier, se limite aux revues et livres d'horticulture ou d'informations pratiques correspondant à son hobby, la cuisine. Une seule exception, la lecture du magazine *Today in English*, qui lui permet de maintenir un bon niveau d'anglais, souvenir d'une passion d'adolescent pour le métier de steward. Sa conjointe, lectrice moyenne et employée de bureau, emprunte régulièrement dans une bibliothèque proche de son lieu de travail des romans historiques ou des énigmes policières. A l'inverse de son époux, elle recherche dans la lecture émotion et sentiment d'évasion.

Même clivage chez ce couple composé d'un ingénieur informaticien et d'une secrétaire : lui, en dehors des nombreuses revues auxquelles il est abonné, aime la science-fiction et déteste « les gargarismes intellectuels et verbeux » ; elle, préfère les romans psychologiques ou historiques et se dit « exigeante sur le style, sur la qualité de l'écriture et sur la profondeur psychologique des sentiments ».

Dans une toute autre zone du spectre social, chez un couple de la vieille noblesse française, la commune référence aux valeurs du catholicisme traditionnel et de l'aristocratie n'efface pas le clivage sexuel. Si « l'anti-intellectualisme viril » du mari, pilote de chasse dans l'Armée de l'air, fait de lui un faible lecteur, abonné, noblesse oblige, au *Figaro Magazine*, l'épouse est au contraire une lectrice régulière. Elle sort même parfois du cadre imposé des lectures professionnellement correctes pour oser quelques audaces sulfureuses et psychanalytiques du côté de Sigmund Freud et de Stefan Zweig.

De l'école à la vie professionnelle

Les stéréotypes sexuels ont donc la vie dure : tendanciellement, les lectures masculines relèvent plutôt du « monde des choses matérielles » et les lectures féminines du « monde des choses humaines ». Et lorsque femme et homme travaillent tous deux dans « le monde des choses humaines », le clivage sexuel persiste : alors que notre professeur de lettre spécialiste de Francis Ponge revendique une pratique exigeante et intellectualisée de la lecture, son épouse, professeur de lettres elle aussi, a « la nostalgie de la (...) période de lecture dévorante entre 11 et 18 ans ». Elle confesse même : « Un roman (...), ça me plaît toujours. Un livre critique, j'essaie quand même de trouver mon compte. » Le constat de la diversité sociale et sexuelle des pratiques de lecture n'épuise pas l'analyse. Car chaque lecteur a aussi une histoire. Elle commence en général par la confrontation des pratiques familiales et des prescrip-



tions scolaires. A l'école primaire et au collège, l'influence de l'école semble être globalement bien reçue. Dans beaucoup de familles, même faiblement lectrices, les parents, les mères surtout, lisent ou relisent les livres prescrits à leurs enfants. Ainsi, entre deux polars et deux numéros de *Cosmopolitan* et de *Biba*, Danièle relit *Le Médecin malgré lui* pour aider sa fille. C. Baudelot constate que les prescriptions scolaires en matière de littérature au collège sont aujourd'hui moins centrées sur la culture lettrée et privilégient l'aptitude « à se situer dans le monde actuel par une culture ouverte et vivante ». Le répertoire des œuvres étudiées s'est donc ouvert à une littérature plus large : à côté des classiques, Arnothy, Barjavel, Bazin, Clavel, Pagnol ou Pennac trouvent désormais leur place. Dès lors, la frontière

entre lectures scolaires et lectures personnelles devient poreuse. Le goût des adolescents pour la littérature fantastique peut par exemple leur faire apprécier le *Horla* de Maupassant ou Edgar Allan Poe, tandis que leurs professeurs leur demandent couramment de rendre compte en classe de leurs lectures, parfois en leur indiquant des auteurs des collections spécialisées pour adolescents. Agatha Christie, l'une des valeurs sûres au Top cinquante littéraire des collégiens, peut désormais avoir droit de cité à l'école.

Cette réduction de la distance entre littérature scolaire au collège et littérature de divertissement participe aussi à réduire la distance entre la lecture et les autres pratiques culturelles des adolescents : le cinéma, les jeux de rôle et les jeux vidéo peuvent conduire vers

la littérature fantastique, elle-même admise par l'école. Du coup, les livres circulent plus facilement « entre le collège et la maison », pouvant même devenir un prétexte de « sociabilité amicale », comme c'est souvent le cas au lycée autour des livres de Stephen King. C'est sur les conseils d'une camarade que Maria, collégienne friande de films d'horreur, s'apprête à lire *Le Horla*.

Lycée : le moment de la rupture

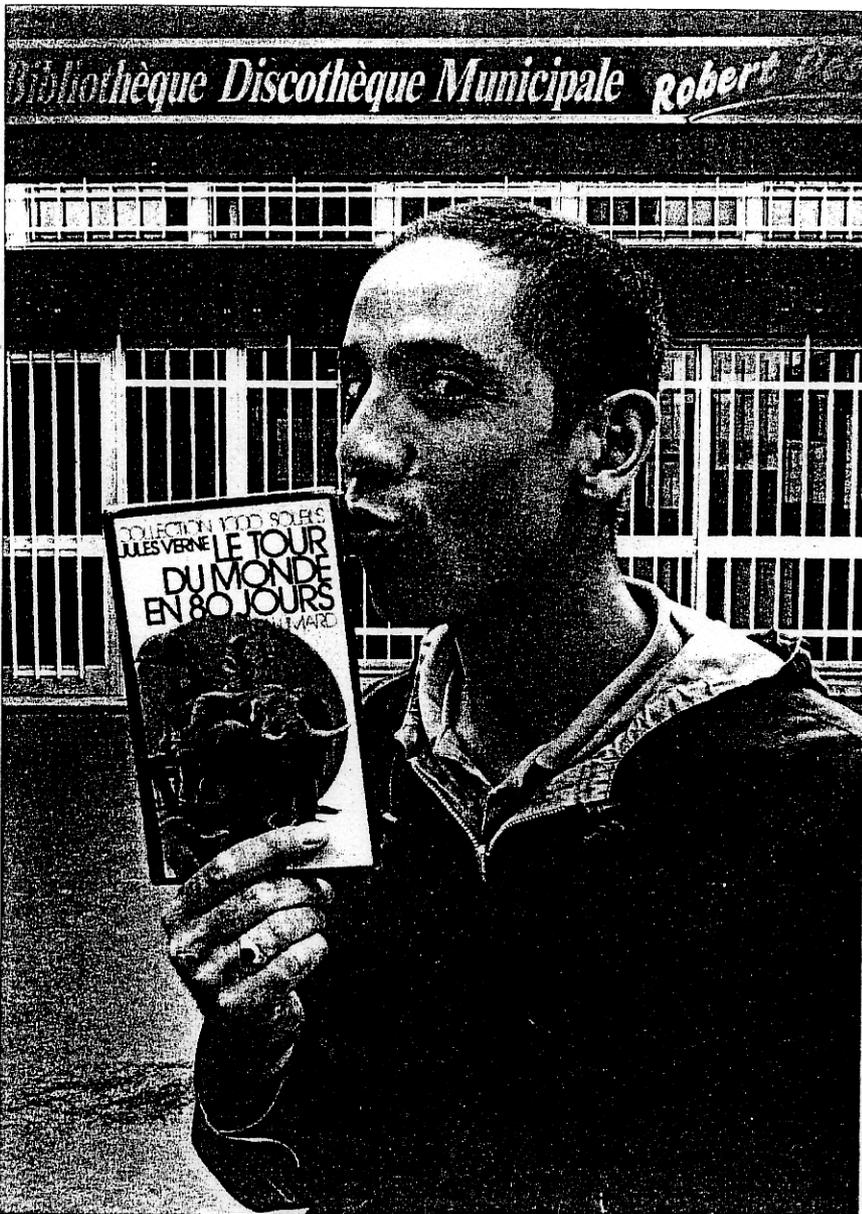
L'ouverture du collège à la lecture de divertissement n'a pas effacé les clivages sociaux et sexuels dans les pratiques de lecture, mais elle a contribué à diffuser ces pratiques chez les élèves moyens, souvent d'origines sociales modestes, et a sans doute permis de résister aux loisirs directement concurrents de la lecture de divertissement que sont la musique populaire, le cinéma, la télévision ou les jeux vidéos. Comme chez les adultes, il y a au collège une minorité de non-lecteurs de livres (environ 20 % en troisième), peu de gros lecteurs mais beaucoup de petits ou moyens lecteurs, surtout chez les filles.

Au lycée, tout change, et pour beaucoup de lecteurs, c'est un moment de rupture. Globalement, cette rupture se manifeste d'abord par un trait commun à tous : quel que soit le niveau initial de lecture, indépendamment du sexe et du milieu social, tout le monde lit moins. La part de non-lecteurs passe de 20 à 30 %, le rythme des gros lecteurs baisse, et dans les pratiques de loisirs, la lecture d'un livre passe du sixième au septième rang (après la musique, les amis, la télévision, la lecture d'un magazine, le sport et... le bricolage ou la cuisine).

Un autre trait commun explique en partie ce phénomène : dans les lectures citées par les lycéens en classe de première, les lectures prescrites par les professeurs de lettres l'emportent désormais largement sur les lectures de divertissement. Seul en tête, Stephen King résiste encore à la pression de l'institution, mais talonné par un peloton prestigieux constitué de Zola, Maupassant, Camus, Balzac, Voltaire, Flaubert, Molière et Stendhal. Autrement dit, la lecture de loisir est laminée par les effets conjugués de la pression scolaire sur le temps libre et de l'imposition des auteurs au programme du baccalauréat.

Confirmant cette analyse, le nombre de livres cités par les élèves augmente à nouveau en terminale, l'épreuve de français du Bac étant passée en première, et les titres se diversifient. Mary Higgins Clark rejoint alors Stephen King en tête de liste, Agatha Christie

Stephen King et Guy de Maupassant, Mary Higgins Clark et Jean-Jacques Rousseau, Daniel Pennac et Jules Verne, le panache des genres est la règle dans les lectures actuelles des collégiens.



Gilles Laverne/Act

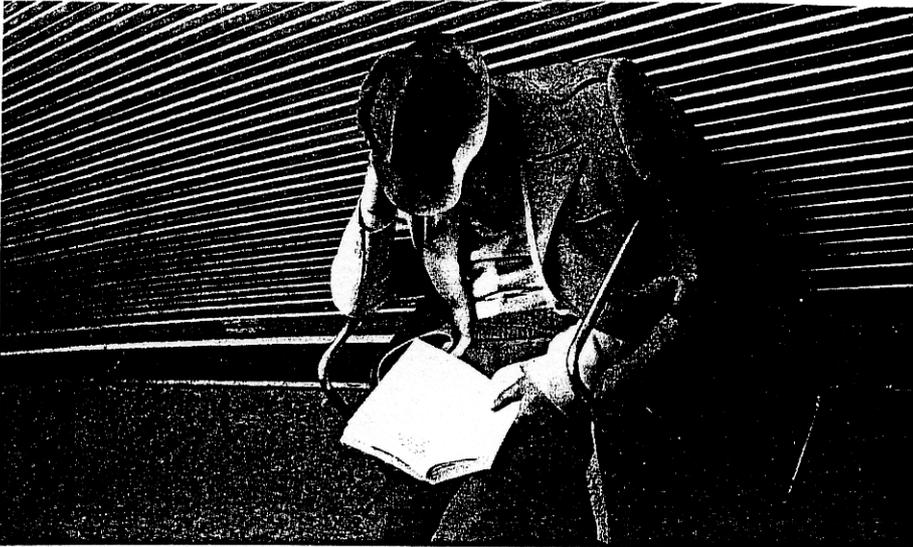


PHOTO BRIZELON/ANITA

njeux

famille, ils attribuent son goût pour le roman policier au désir de découvrir la vérité derrière l'apparence. Justifiée ou non, cette interprétation rappelle que si notre rapport à la lecture est très déterminé par nos origines sociales et notre parcours scolaire, il s'inscrit aussi dans une relation très intime à nous-même.

Pour en finir avec les idées reçues

La diversité des pratiques invite donc à relativiser l'annonce mainte fois répétée de l'inéluctable déclin de la lecture. S'il est exact que la lecture, en tant que pratique de divertissement, est aujourd'hui concurrencée par d'autres médias, l'extension du nombre de lecteurs indique aussi que l'école, comme le montre l'enquête de Christian Baudelot, a réussi à diffuser largement la lecture comme pratique d'information et d'instruction. De même, l'échec du lycée doit être rapporté à l'ambition sans doute excessive de son objectif. Il échoue en effet à convertir la majorité de son public à la lecture lettrée, ce qui n'est somme toute pas très surprenant.

C. Baudelot rappelle d'ailleurs opportunément à ce sujet que chez de nombreux lecteurs se revendiquant lettrés, nombre de livres achetés n'ont jamais été lus, alors que d'autres, invisibles sur les rayons de la bibliothèque du salon parce qu'illégitimes à l'aune de l'excellence scolaire, le sont quotidiennement. Mais le lycée oblige aussi à développer la pratique des lectures d'instruction, et comme le suggère l'exemple de cette lectrice convertie tardivement à la lecture cultivée, sans doute plante-t-il des dispositions à la lecture qui peuvent être réactivées au cours de la vie professionnelle ou sociale. Une analyse raisonnable des pratiques de lecture de nos contemporains doit donc éviter le piège de ce que G. Mauger, C. Poliak et B. Pudal appellent « l'ethnocentrisme lettré », c'est-à-dire une certaine propension des intellectuels à juger le reste de l'humanité à l'aune de leur propre échelle de valeur, signe d'un manque inquiétant d'esprit critique. ■

Pour en savoir plus...

- Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, *Et pourtant ils lisent...*, Seuil, 1999.
- Roger Chartier et Guglielmo Cavallo (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Seuil, 1997.
- Dossier « La lecture », *Sciences Humaines* n° 82, avril 1998.
- Martine Poulain (dir.), *Pour une sociologie de la lecture*. Editions du cercle de la librairie, 1988.
- Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Nathan, 1999.

regagne trois places, et René Barjavel, Daniel Pennac ou John R.R. Tolkien sont de retour. Mais la rupture des itinéraires de lecteurs s'opère principalement au lycée dans la relation à la lecture lettrée imposée par l'institution. Une minorité, des filles surtout, souvent de parents diplômés, se convertit à cette nouvelle pratique. Fêrue de théâtre classique, Mélanie manifeste son mépris pour Stephen King – « ceux qui aiment bien Stephen King, tant mieux pour eux, ça les distrait » –, marquant par là sa conscience d'adhérer à une pratique de lecture lettrée qui est aussi une pratique de distinction sociale. Peut-être suivra-t-elle l'itinéraire de cette professeure de lettres, qui se souvient : « Les professeurs de français m'ont initié à l'explication de texte. Je m'éclatais. Il n'y avait que moi qui parlais en classe. » Mais comme le suggère ce dernier témoignage, la majorité des élèves oscille en fait entre une adhésion de pure forme et le rejet. Beaucoup sont de bonne volonté, comme Clothilde : « Ce que je lisais avant, c'était des Agatha Christie, maintenant j'aime moins ça et puis c'est plus culturel les autres (...) Y a des livres qui m'ont plu dans les culturels, donc je me suis dit bon, beh autant regarder ceux-là. »

Rares néanmoins sont ceux qui arrivent à mettre le plaisir de la lecture ordinaire à distance, ce plaisir fait d'identification aux personnages et d'immersion dans le récit, pour satisfaire aux exigences de l'analyse de texte. « Beh nous, on doit faire des remarques personnelles par rapport au texte (...) et c'est pas toujours ce que pense le professeur. Donc, il peut très bien trouver que c'est faux, alors que c'est ce que nous on pensait », explique Kevin. Aussi la plupart pensent comme Thibaut que la lecture au lycée « c'était plutôt une corvée, c'était pour le bac... ».

Le lycée joue donc dans les itinéraires de lecteurs un rôle fortement discriminant : Il convertit une minorité d'adolescents à la lecture lettrée, mais il en éloigne une majorité d'autres et fait intérioriser par tous le sentiment d'une infériorité des pratiques de lectures ordinaires, celle justement de la majorité. Si son rôle est déterminant, la scolarité n'est cependant pas la seule à orienter

les itinéraires de lecteurs. L'entrée dans la vie professionnelle, une pratique militante ou la vie conjugale infléchissent souvent significativement l'histoire d'un lecteur.

Ainsi, la bibliothèque d'un consultant en communication, ex-militant maoïste, ex-producteur de films pornographiques, est-elle, à l'image de sa trajectoire de grand lecteur, intimement liée aux inflexions de sa trajectoire politique et professionnelle : ouvrages lettrés et professionnels dans la bibliothèque du bureau, « bouquins de cul et polars » dans celle de la chambre, hors de portée de la « gamine », et « à la cave, tous les bouquins, disons en gros marxistes-léninistes et politiques ».

Une relation intime

Pour les femmes, mariage et maternité constituent souvent des points d'inflexion importants dans leurs histoires de lectures. L'enquête de Mauger, Poliak et Pudal oppose par exemple deux trajectoires féminines qui s'inversent à l'occasion de la maternité. L'une, issue d'une famille d'agriculteurs faibles lecteurs, reconnaît à l'école un rôle initiateur mais est essentiellement demeurée jusqu'à son mariage dans les limites des romans à l'eau de rose. Elle est ensuite initiée par son mari à la science-fiction. Mais surtout, le suivi de la scolarité de ses enfants et la remobilisation à cette occasion des prescriptions scolaires intériorisées la transforment en lectrice cultivée. Citant Nina Berberova, Henri Gougaud ou Toni Morrison, elle revendique son exigence « sur le style », marquant peut-être ainsi un certain souci de revanche et de distinction à l'égard de son mari qui, bien que plus diplômé qu'elle, en est resté à la science-fiction. La seconde à l'inverse, pourtant issue d'un milieu culturellement plus favorisé, ancienne militante féministe, a ralenti son rythme de lecture après la naissance de ses enfants, et elle a partiellement abandonné la lecture lettrée au profit des romans policiers. Mais les enquêteurs soupçonnent aussi dans cette évolution une sorte de quête psychanalytique : la jeune femme ayant récemment découvert que son père avait mené une double vie à l'insu de sa